

MAX BILLANCOURT

LES ENQUÊTES DE DURANTON

À MORT TISSEUR



Max Billancourt

Les Enquêtes de
Duranton
- Tome 3

À mort tisseur

© Max Billancourt, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2564-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Que vos choix reflètent vos espoirs et non vos peurs

Nelson Mandela

Pour tous mes potes d'autrefois
Tous mes copains de naguère
Avec qui on se marrait bien

ALBERT SE MET DANS SES MEUBLES

Paris, année 1999

Avec les années, Albert Duranton avait appris à moins attendre des autres et de la vie. Le temps qui était passé l'avait, au fond, de façon un peu paradoxale (en général les gens ont tendance à s'aigrir avec les années) rendu meilleur, plus ouvert, plus détendu, plus accessible. Il était moins exigeant avec les autres et avec lui-même, voilà c'est ça, il était devenu moins exigeant.

Il passait beaucoup de son temps libre à bouquiner, à écouter de la musique, à ne rien foutre, à rêvasser, à penser à des tas de trucs agréables ou, disons-le clairement, à ne penser à rien.

Ca, je vous l'affirme, c'est quelque chose de génial : ne penser à rien, mais alors à rien du tout, à faire le vide dans la tronche, à être totalement végétatif, se sentir vivre, simplement, tranquillement, comme une plante, un arbre ou un animal. Des mois qu'il faisait ça, l'Albert, dès qu'il avait la paix, dès qu'il avait, chez lui, des séquences de calme, sans aucune contrainte, le téléphone sur répondeur, la porte capitonnée fermée à double tour, les lourds rideaux blancs tirés bien à fond. Sa compagne indienne, la belle Lisdinia Moucoul rentrait souvent assez tard. Albert en profitait au maximum.

Il faut dire qu'Albert Duranton, depuis quelque mois, était à son compte, détective privé. Il avait quitté la police un peu sèchement, se mettant en situation administrative de disponibilité, en « dispo » comme on dit dans la fonction publique. Il en avait eu marre après une affaire de meurtre à la Poste – lire « *Un cadavre dans l'atrium* » – complexe et glauque et après une tentative plutôt frustrante avec Louis Rabouret, Big Louis, son vieil ami le commissaire divisionnaire, et le jeune capitaine de police Cordier au sein d'une petite équipe spécialisée dans la lutte contre le terrorisme, faisant partie de ce que l'on appelle pudiquement les « services secrets ».

Un commissaire de police comme lui, de sa valeur, de sa trempe, de sa notoriété se doit de fonctionner à temps plein, avoir des affaires difficiles à s'occuper, avoir le champ à peu près libre pour agir, obtenir des résultats, se sentir utile. Travailler avec Louis et Cordier avait été un vrai plaisir, certes, mais lorsqu'on n'a pas grand-chose à foutre parce qu'il ne faut surtout pas bouger une oreille, coincé entre les diverses polices dépendant de chefs différents, les multiples services plus ou moins secrets, les juges plus ou moins spécialisés dont

certains se prennent pour Zorro en utilisant de plus en plus souvent des moyens que la morale réprouve, le cabinet du ministre et les petits salonards qui le composent...et tout le saint-Frusquin, ça va bien un temps. Et puis ça lasse...et puis ça casse...et il devient alors urgentissime de se barrer, de tirer sa révérence, d'aller voir ailleurs.

Ce qui fut fait un jour pas pire que les autres, passé à éplucher des dossiers sans réel intérêt.

Mais c'était un jour comme ça, un jour particulier, un jour à prendre une décision.

Albert s'était entendu dire, un peu malgré lui, à Big Louis Rabouret dans le grand et sombre bureau du divisionnaire, qu'il en avait sa claque de ne servir à pas grand-chose – en réalité il avait dit, oh le mal élevé, qu'il avait « plein le cul de se rouler les burnes toute la sainte journée ! » – et qu'il avait décidé d'aller voir ailleurs si le temps était meilleur, si le ciel était plus bleu, si l'herbe était plus verte et s'il y avait de quoi s'occuper pour un homme encore jeune et beau – sans nulle vanité – désireux d'aider son prochain.

Il avait dit tout cela à son vieux complice, son vieux maître, non pas sur le ton de la confiance comme souvent, mais avec fermeté, comme une décision d'ores et déjà prise, évidente et inexpugnable. Il était en cet instant une sorte de spectateur de lui-même, se regardant et s'écoutant parler, comme déconnecté de sa propre personne. C'était curieux et d'une certaine manière plutôt marrant.

Louis, avec sa belle et chaude voix de velours qui plait tant aux dames, lui avait répondu « Je vois que ta décision est prise, gamin et je te comprends. Je sais bien, au fond, que, d'une certaine manière, tu as raison ».

Louis Rabouret appelait Albert « gamin » lorsqu'il était en pleine phase avec lui, exactement sur la même longueur d'ondes. Ils s'aimaient beaucoup, les deux, mais ils allaient se séparer au moins pour un moment et ils en éprouvaient l'un et l'autre, là sur le moment, de la nostalgie et de la tristesse et, en même temps, comme une sorte de soulagement.

« Vas mon Albert, vas ton chemin. Tu as plein de belles choses à faire encore. Moi je suis vieux maintenant, un peu au rancart, un peu garé des bagnoles sur le bord de la route. J'ai assez donné de ma personne et je ne me sens pas la force de tout quitter pour repartir de zéro. Alors je vais rester et, en quelque sorte, garder la maison pour le jour où tu aurais envie ou besoin de revenir. Sait-on jamais, mon Albert ! ».

Dès le lendemain, Duranton avait envoyé au ministère une lettre, visée favorablement par Rabouret, demandant sa mise « en disponibilité » et il avait déposé tous les congés qui lui restaient. Ça laisserait ainsi aux procédures le temps de se dérouler. Le temps que ça passe par toute la hiérarchie et Dieu sait

si, dans la police comme ailleurs, elle est lourde cette foutue hiérarchie, que ça remonte, que ça redescende, plusieurs fois de suite, que ça soit traité dans des bureaux par des fonctionnaires super spécialistes hyper spécialisés en situations administratives d'agents titulaires du cadre A+. Des semaines qu'il faudrait pour régler correctement la situation du commissaire, des mois peut-être !

Albert avait chaleureusement salué le jeune capitaine Cordier, brillant et gentil garçon, très ému par ce départ intempestif.

Il avait diné avec Louis au restaurant *Chez Ernestine* à Boulogne où ils avaient bien vécu, bien bu et bien ri. Il était rentré *at home* un peu – beaucoup ? — bourré et assez désespéré. Mais désormais il lui fallait assumer.

Lisdinia, sa très belle compagne indienne d'origine rajput, l'avait pris dans ses bras, consolé, ragaillardi. Ils avaient fait l'amour longtemps, à la langoureuse, passionnément et tendrement. Albert s'était endormi comme dans de la ouate, le corps enduit d'un baume cicatrisant – l'amour est de loin le meilleur baume du monde bien supérieur à tous les onguents des pharmacies – se disant qu'une renaissance, putain, ça valait tout de même le coup d'essayer !

Il mit un mois à peine pour monter son affaire. Il loua cinquante mètres carrés de bureaux dans un petit immeuble de la rue Sedaine, dans le 11^{ème} arrondissement de Paris, proche de l'appartement du boulevard Richard Lenoir où il créchait avec Lisdinia.

Assez chers mais bien foutus, les locaux, permettant de s'installer tout à fait correctement : un bureau assez grand et clair pour monsieur le détective privé, un joli petit bureau pour l'assistante et une belle pièce pour les archives et boire le café ou prendre un verre.

Le dernier polar d'Albert Durantou s'étant plus que convenablement vendu – il avait vraiment trouvé son public avec *Un cadavre dans l'atrium* puis *Je t'ai dans l'EPO* – les droits d'auteur permirent de se meubler confortablement. C'est Lisdinia qui s'occupa de tout. Elle profita de cette période pour confirmer à son compagnon l'idée de prendre elle-même la place d'assistante. Elle insista sur le fait qu'elle était déjà opérationnelle puisqu'elle exerçait depuis des années le job chez les célèbres détectives parisiens *Spence et Marker*, là où Albert l'avait rencontrée, il y a près de deux ans. Elle mit habilement l'accent sur l'avantage que cela représenterait pour l'officine, acceptant, bien sûr, d'être peu payée, du moins au début ... Elle développa des tas d'arguments techniques... Bref, elle fit tout pour convaincre son compagnon détective.

En réalité, disons les choses bien clairement, Lisdinia craignait beaucoup, avec l'arrivée d'une assistante que choisirait Albert, de voir débouler une rivale, jolie blonde aux seins lourds ou belle brune sculpturale, ses péchés mignons au séduisant commissaire, avec sa belle gueule de baroudeur et son regard de lynx !

Elle savait pertinemment que la promiscuité engendrerait, comme souvent, la complicité, qui entraînerait le désir et la suite qui va avec, entre adultes particulièrement consentants. Elle n'avait guère de doutes. Elle savait le charme ravageur de son détective aux yeux verts et à la belle carrure de sportif. Elle serait donc, c'était décidé, l'assistante de l'ex-commissaire. Il n'y avait pas à revenir là-dessus !

Albert, en définitive, accepta assez facilement la décision même s'il eut, *in petto*, un peu d'amertume de se sentir suspecté, lui si fidèle depuis deux ans à sa merveilleuse indienne cuivrée aux jambes si longues et aux mains si douces. Il se dit que, de toute façon, dans la vie rien n'est immuable et que peut-être, plus tard, Lisdinia se laisserait d'elle-même et aurait envie de retrouver un peu d'autonomie.

Mais pour le moment ça irait très bien ainsi.

Couple dans la vie, couple dans le boulot.

Allons-y Alonso !

Albert et Lisdinia choisirent le mobilier avec le plus grand soin.

L'image première du visiteur est importante voire primordiale. Il doit, ce potentiel client, avoir confiance dans le détective qu'il envisage de choisir. Il doit sentir tout de suite qu'il a affaire à quelqu'un de bien, d'assis dans la vie, à quelqu'un de rassurant.

De beaux meubles donnent un sentiment de réussite. Un détective bien installé est forcément un détective qui obtient des résultats. C'est la logique même ! Et, pour un privé, après tout, la seule chose qui compte, c'est le résultat ! Vous imaginez des bureaux cradingues dans lesquels deux étagères miteuses côtoient trois chaises pourries et une assistante grosse et laide avec de la moustache ! Les clients fuiraient *illico*, c'est couru d'avance ! Il n'y a qu'à la télé, dans des séries plus ou moins bidon, qu'on peut voir le contraire.

*

Nos tourtereaux s'orientèrent, pour meubler leurs nouveaux locaux, vers un bel ensemble en palissandre, avec un grand bureau carré faisant table de réunion, entouré de quatre fauteuils de cuir noir à roulettes avec petits accoudoirs intégrés, très chics. Ils choisirent avec soin une bibliothèque haute jusqu'au plafond, de même bois que celui du burlingue, avec des portes vitrées, sur le mur en face du siège d'Albert. Dedans, des bouquins, des vrais, avec notamment quelques « Pléiade » à lire en cas d'heure creuse : Rousseau, Voltaire, Proust, Giono, Céline, Hugo, Balzac, Stendhal, Sand, Simenon... Que des grands pour

impressionner le client...Et aussi parce qu'Albert les aimait, ces beaux livres, lui qui avait « quelques lettres » malgré les airs de dilettante qu'il se donnait...Il y avait aussi, sur les étagères, les bouquins de René Fallet qu'il aimait beaucoup et plein de polars, français et étrangers, des policiers, des thrillers, tous les Agatha Christie, tous les San Antonio, *natürlich* et les petits Duranton évidemment...Et quelques gros bouquins de criminologie reliés chics pour faire sérieux, mais que le maître des lieux n'avait pas lu et ne lirait probablement jamais. Il ne faut quand même pas déconner !

L'ensemble était assez impressionnant, avec au beau milieu un superbe téléviseur. Au mur, à droite, *L'étang à l'aube*, une toile de Jean-Maxime Relange, son pote toujours prêt à boire un bon coup et à se marrer et, surtout, peintre de talent.

À gauche, par la fenêtre, on plongeait sur la rue Sedaine, grouillante, avec ses ateliers de confection et ses commerces de demi-gros, tous plus ou moins « enchinoisés », ses petits immeubles « moitié popu-moitié bourge », son odeur bien à elle, des bagnoles partout, tout une atmosphère...

À côté, c'est le domaine de Lisdinia, avec des jolis meubles en bois blond, l'ordinateur dernier cri, l'imprimante en couleurs et tout le matériel moderne avec l'accès à internet – le web, la toile comme disent les snobinards – et tout le tintouin technologique.

L'assistante sera ainsi à l'aise pour bosser, faire des dossiers nickel et les tenir à jour, avec méticulosité comme elle le faisait naguère chez les détectives *Spence et Marker*. C'est vachement important les dossiers dans le boulot de privé, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Le bordel des burlingues de Mike Hammer ou de Nestor Burma, ça va bien dans les bouquins et les feuilletons à la télé, ça fait « décontracté », ça donne un style, un look bohème. Mais dans la vraie vie, c'est nul, archinul ! C'est le père Louis Rabouret, le divisionnaire, qui avait appris ça à Albert, alors jeune commissaire débutant. Le soin, l'ordre, un bon classement donnent de gros atouts à un flic. Albert le savait parfaitement mais il avait une sainte horreur de le faire lui-même. Le partage des rôles avec Lisdinia serait donc idéal.

La pièce « archives-détente » avait été arrangée très simplement avec des meubles de classement sur tout le mur, une petite table basse, des fauteuils de couleur écrue et un petit frigo contenant whisky, bières et quelques boutanches de Saint-Véran, de Pouilly fumé, de Saint-Nicolas de Bourgueil, de Saint Amour et de Juliéna, ses pinards adorés, encastré dans un bahut noir très discret.

L'ensemble avait une certaine gueule et Lisdinia et Albert, satisfaits du résultat, commençaient à trouver leurs marques.

Les premières affaires furent banales : des histoires d'adultère pour lesquelles